

# PRIX CHOC

## PHOTOGRAPHIE ▶

L'universitaire canadien Vincent Lavoie décrypte l'image choisie comme « photo de l'année » au concours World Press : celle de l'assassin de l'ambassadeur de Russie, prise à Ankara le 19 décembre 2016

PROPOS RECUEILLIS PAR  
GABRIEL COUTAGNE  
ET AMAURY DA CUNHA

**V**incent Lavoie, professeur à l'université du Québec à Montréal, est spécialiste de l'histoire de la photographie. Il est l'auteur de *Photojournalismes. Revoir les canons de l'image de presse* (Hazan, 2010) et publiera en mai 2017 *L'Affaire Capa. Procès d'une icône* (Textuel).

**Quelle a été votre réaction en découvrant la « photo de l'année » du World Press, qui représente l'assassin de l'ambassadeur de Russie à Ankara ?**

Par cette photographie, le World Press renoue avec une certaine tradition du photojournalisme, au point d'incarner quelques-unes des vertus cardinales de la discipline, dont une très puissante liaison à l'événement choc. Elle ne m'a pas troublé. Je considère aujourd'hui ces images d'actualité fortes comme des interrogations. J'attends toujours avec curiosité l'annonce de ce prix, car il est symptomatique d'une certaine actualité des tendances du photojournalisme. Par le passé, j'avais constaté de la part du World Press un parti pris pour des images plus elliptiques...

**Pensez-vous, comme l'a écrit Stuart Franklin, du jury du World Press, dans une tribune publiée par le « Guardian », qu'elle n'aurait pas dû remporter le prix, car elle équivaut aux images de décapitation diffusées par l'organisation Etat islamique (EI) ?**

Les images de décapitation de l'EI sont construites, scénarisées et diffusées sur des canaux bien spécifiques. Sur cette photo de Burhan Özbilici, il y a une grande part de hasard, elle n'est pas orchestrée, elle saisit un moment. D'ailleurs, Stuart Franklin ne discrédite pas les qualités informatives du cliché, il l'écarte pour des raisons éthiques (« Ma position morale n'est pas que le photographe bien intentionné doit se voir refuser le crédit qu'il mérite ; je crains plutôt que nous amplifions le message d'un terroriste à travers la publicité supplémentaire que le premier prix attire », explique-t-il dans le Guardian).

**Certains reprochent à cette image de glorifier un acte terroriste. Qu'en pensez-vous ? Son potentiel en tant qu'image m'apparaît davantage lié aux usages que certains peuvent en faire qu'à sa forme même, laquelle renvoie à de multiples références sociales, historiques et iconographiques qui excèdent l'acte terroriste. Comme toute image, celle-ci ne saurait être subordonnée à une seule lecture.**

**Pensez-vous que cette image fait partie de la famille des « images chocs » que vilipendait Roland Barthes ?**

Cette image n'est pas un cas isolé. Elle s'inscrit dans le registre, assez étroit, des représentations d'assassinat. Je l'associerais à deux autres, primées elles aussi : celle de l'assassinat du leader socialiste japonais Inejiro Asanuma (photographié par Yasushi Nagao, « photo de l'année » 1961), et celle de l'exécution d'un prisonnier Vietcong par le chef de la police du Vietnam du Sud (photographié par Eddie Adams, « photo de l'année » 1968). C'est une des raisons pour lesquelles le jury du World Press a retenu cette image : on peut la relier à cette filiation historique. En raison du caractère exceptionnel et imprévu de l'événement, elle met en valeur certains des attributs canoniques du photographe de presse dans une situation dangereuse : son courage, sa réactivité, son abnégation. On peut donc l'inscrire dans une histoire épique de la photographie de presse.

Ces trois images ont un autre point commun : chacune des trois scènes a également été filmée et, dans les trois cas, les photographies ont été plus largement diffusées que les versions animées. Elles sont restées. Elles sont devenues des icônes.

**Le sociologue André Gunthert évoque la charge fictionnelle de cette photographie en la rapprochant d'images de la mémoire collective empruntées au cinéma (« Pulp Fiction » ou « James Bond »).**

**Diriez-vous la même chose ?**

Cette photographie a été prise dans une galerie d'art, à l'ambiance aseptisée, aux murs blancs, dépourvue d'éléments qui pourraient rendre l'image confuse. On distingue très nettement le meurtrier, son arme, son geste, sa victime. Il n'y a pas de sang visible. Son rendu est extrêmement lisible. Tous ces éléments permettent de rapprocher ce cliché de certaines images cinématographiques.

**« A partir du moment où une image en rappelle une autre, elle excède ce qu'elle représente »**

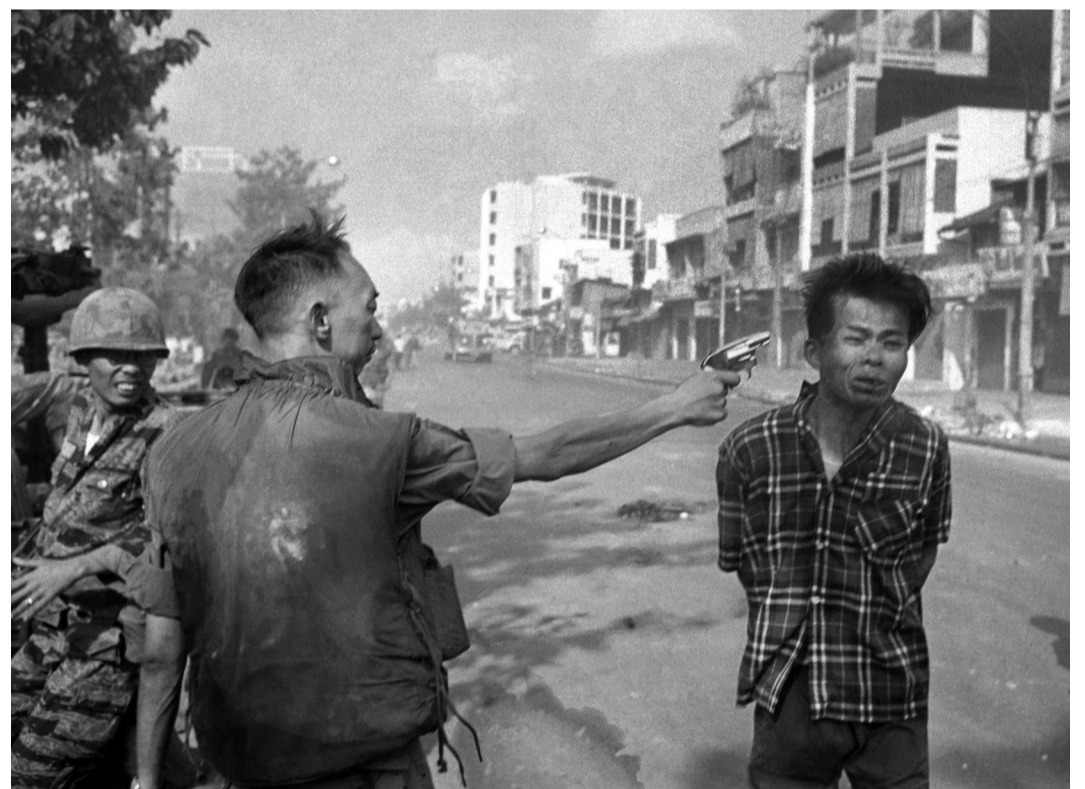
Cela dit, il est courant que les images de presse soient associées à toutes sortes de références visuelles, que celles-ci soient cinématographiques ou picturales. Souvenez-vous de la « Madone de Bentalha », photographie prise en Algérie par le photographe de l'AFP Hocine Zaourar, également récompensée par le prix « photo de l'année » en 1998 : elle a été comparée à des représentations picturales classiques de la Vierge. Mais, ici, la fiction et le cinéma ne sont pas les seuls convoqués, le domaine de l'information l'est également, de même que ses références à d'autres icônes du photojournalisme comme je viens de l'évoquer.

**Cette dimension fictionnelle de l'image nous met-elle à distance de l'événement ?**

A partir du moment où une image en rappelle d'autres, elle dialogue avec d'autres icônes, elle excède ce qu'elle représente. Ce passé chargé de références participe de leur complexité, qui pourra elle aussi être réinvestie dans notre compréhension du réel.



Le policier Mevlüt Mert Altıntas vient d'abattre l'ambassadeur de Russie, Andreï Karlov, le 19 décembre 2016 à Ankara - Burhan Özbilici/AP



La photo de l'année du World Press 1968 : le général Nguyen Ngoc Lan, chef de la police nationale du Vietnam du Sud, exécute un officier Vietcong présumé, le 1<sup>er</sup> février 1968, à Saïgon - Eddie Adams/AP

**Le visage caché par l'angle de la prise de vue, l'absence de sang ne sont-ils pas autant d'éléments de modération visuelle qui ont pu favoriser le choix du jury et la décision de publication ?**

Il est vrai que la victime étant sans visage, elle n'est ni individualisée ni identifiable. C'est le tueur qui s'impose, alors que la victime est beaucoup plus discrète. L'image est-elle plus pudique pour autant, je ne sais pas. J'imagine que les journaux ont dû se poser ces questions, puisque la représentation d'un cadavre identifiable pose des problèmes légaux et moraux.

**Que penser de la réaction des autorités russes, qui ont condamné le prix ?**

Il ne faut pas oublier ce que l'on voit : un diplomate russe assassiné. Pour les Russes, cette image représente le décès d'un compatriote. Cette réaction me paraît normale. Cela dit, le pouvoir des images est difficile à mesurer, tout comme les comportements, les conduites, les modèles qu'elles peuvent induire.

Est-ce qu'elles peuvent susciter des actions par mimétisme ? Ce n'est pas si flagrant de penser que les images ont ce pouvoir.

**Récompenser aujourd'hui une image de presse a-t-il encore un sens ?**

Je suis un peu interloqué par la persistance du rituel du World Press. Visiblement, cette forme de légitimation qu'est le concours sert à défendre la pertinence sociale du photojournalisme.

**N'est-ce pas la prouesse du photographe qui a été récompensée, plus que la photo ?**

Les critères d'attribution du World Press posent toujours problème car ils ne sont jamais clairement énoncés. Ce que l'on observe, en revanche, c'est une tendance à valoriser l'éthique du photojournaliste. L'esthétique des images est plus rarement invoquée, comme s'il y avait un inconfort à en faire un critère déclaré, surtout lorsque les images en cause montrent des scènes violentes. ♦